

Séance du 30 mai 2022

Robert Debré, au tournant de la médecine moderne.**Michel VOISIN**Professeur émérite à l'Université de Montpellier, pédiatre.
Académie des sciences et lettres de Montpellier**MOTS CLÉS**

Robert Debré, Péguy, pédiatrie, ordonnances de 1958, CHU, enseignement médical, recherche médicale.

RÉSUMÉ

La création des CHU a été une étape essentielle dans la modernisation du système de santé en France. Le professeur Robert Debré en a été l'un des principaux acteurs. Ce fut une personnalité exceptionnelle, dont la jeunesse fut marquée par Charles Péguy, dont il fut proche pendant plusieurs années, et toute la vie par de rencontres prestigieuses. Outre son rôle dans la mise en place des CHU, il contribua à faire de la pédiatrie une spécialité moderne fondée sur la science.

« En Janvier 1944, je trouve Robert Debré rue de Rennes... Il commence à ressembler à ces seigneurs tolédans qui emportent au ciel le comte d'Orgaz ». C'est en ces termes que Jean Bernard convoqua la mémoire de son ami lors de la réception de son fils, Michel Debré, à l'Académie Française en 1989 [1]. Il est vrai qu'il avait fière allure, ce compagnon de Résistance, « arborant volontiers une... lavallière, cravate à nœud bouffant et à larges pois » rajouta-t-il (figure ci-contre).



Robert Debré
(Dessin : Michel Voisin)

Ma génération est la première à ne pas avoir rencontré Robert Debré, mais son empreinte était là et nos maîtres en pédiatrie se référaient souvent à lui. Le pédiatre que je suis, qui fut hospitalo-universitaire pendant 34 ans, sept ans comme chef de clinique, assistant des hôpitaux, 27 ans comme professeur des universités, praticien hospitalier, ne pouvait pas ne pas revisiter un jour la vie et l'œuvre de celui qui conçut en France les centres hospitalo-universitaires et qui transforma, pour reprendre les termes de Jean Bernard, « la pédiatrie sentimentale, empirique, inefficace du début [du XX^{ème}] siècle en une discipline active, rigoureuse, solidement fondée sur la biochimie et la génétique ».

D'autant que cette vie fut exceptionnelle, dans l'intimité des plus grands, hommes de lettres, artistes, universitaires, politiques. Elle fut un roman, écrit son petit-fils, le professeur Patrice Debré, dans la biographie qu'il lui a consacrée : *Robert Debré, une*

vocation française, en 2018 [2]. Lui-même, nous a laissé deux ouvrages dans lesquels il se livre : *L'honneur de vivre*, un récit de 450 pages, paru en 1974, que j'ai lu alors que j'étais jeune interne [3] et *Ce que je crois*, paru en 1977, année de ma qualification en pédiatrie [4].

Notre exposé se déroulera en trois parties : l'homme, le pédiatre, et sa contribution à la fondation du système de santé, toujours en place aujourd'hui.

1. L'homme et ses origines.

1.1. Les origines familiales

La patronyme Déprés apparaît en Alsace, suite au décret de Napoléon du 20 Juillet 1808 imposant aux juifs de prendre un nom de famille et un prénom fixe. Il fut adopté par Amshel, fils de Moyses, juif originaire de Bavière, qui, avec les siens, fuyant les persécutions, avait fait souche à Westhoffen, petit village d'Alsace, peu avant la révolution française. Ondine Debré, arrière-petite-fille de Robert, raconte, dans un documentaire diffusé tout récemment sur *FR3 Grand-Est*, son retour à Westhoffen, sur les traces d'une identité familiale perdue [5]. Elle a retrouvé le registre de déclaration des nom et prénom de son ancêtre avec sa double signature, en hébreux et en français. Amshel est devenu Anselme. Ce n'est pas encore Debré, mais Déprés, qui, pour le rabbin Delphine Horvilleur, est dérivé de DABAR, terme qui en hébreux, signifie la parole, le désert - lieu de l'écoute de la parole - et qui, par extension, suggère la pollinisation, la diffusion, quelque chose qui se propage. C'est Jacob, le fils d'Anselme, devenu Jacques, qui transformera Déprés en Debré.

Robert Debré est né à Sedan, le 7 décembre 1882. Son père, Simon, avait fait le choix de la France après l'annexion de l'Alsace-Lorraine en 1870. Il avait quitté Westhoffen pour Paris, pour des études au séminaire israélite de France. Il y avait rencontré Marianne Trenel, fille du grand-rabbin Isaac Trenel, directeur de l'École rabbinique et l'avait épousée, en 1876. En 1880, Simon avait rejoint Sedan où il avait été élu rabbin. En 1886, alors que Robert a 4 ans, son père est nommé rabbin-adjoint de Paris, en charge du consistoire de Neuilly. Il deviendra grand rabbin en 1919. L'installation de la famille dans la région parisienne fut l'occasion pour le jeune Robert de s'éloigner d'une vie provinciale et de côtoyer les élites.

1.2. La jeunesse de Robert Debré.

Paraphrasant son contemporain, le géographe Raoul Blanchard, j'ai intitulé mon propos sur la jeunesse de Robert Debré *Une jeunesse sous l'aile de Péguy*, tant la rencontre du grand homme fut pour lui fondatrice [6]. Pour cette période, Patrice Debré, avec élégance, identifie chez son grand-père quatre passions qu'il a symbolisées par des couleurs, ce qui n'est pas étonnant pour celui dont le père, Olivier Debré, fut un coloriste talentueux.

La *passion fuchsia*, c'est le judaïsme. Car le concierge du séminaire rabbinique de la rue Vauquelin avait l'habitude de l'accueillir en lui tendant une branche fleurie de fuchsia pour calmer l'angoisse qui l'envahissait lorsqu'il pénétrait dans ce lieu. En effet, Robert va s'éloigner de la religion. Il s'en explique dans son essai *Ce que je crois*. Il a de la foi une vision très déterministe : « Je suis convaincu - écrit-il - que celle-ci ne s'acquiesce pas. Seule, une propriété innée peut, à mon sens, faire qu'un esprit garde en lui un domaine interdit à la raison. Et de rajouter : c'est sans effort, et, bien plus, sans aucune lutte que je suis devenu tel que je suis, ou plutôt que je me suis rendu compte de ce que

je suis totalement et tout simplement et tout absolument : incroyant et agnostique ». Non seulement, Robert renonça à sa pratique religieuse, mais ce fut une véritable rupture d'avec ses racines, au point que le judaïsme fut occulté et disparut des discussions de la famille. Dans le documentaire évoqué ci-dessus, Ondine Debré raconte que c'est François, son père, journaliste, petit fils de Robert, fils de Michel Debré, qui le premier voulut retrouver ses racines alsaciennes et juives. À partir de ses recherches, il écrivit un roman, « Le livre des égarés », publié en 2019 [7].

La *passion bleue*, ce furent les grandes amitiés du lycée Janson-de-Sailly, où son père était aumônier et où il fera sa scolarité. Elles vont introduire le petit provincial dans le milieu de la grande bourgeoisie. Patrice identifie trois amitiés privilégiées, trois mousquetaires : Jean-Paul Coulon, Abel Ferry et Charles de la Porte.

-Jean-Paul Coulon était le fils de Georges Coulon, qui acheva sa carrière comme vice-président du Conseil d'État ; son grand-père paternel, Eugène Scribe, auteur dramatique, fut le fondateur de la société des Gens de Lettres; son grand-père maternel, Eugène Pelletan, célèbre pour ses amours avec Georges Sand, fut ministre de la Défense nationale. Reçu chez les Coulon, Robert découvrit une ambiance bien différente de celle de sa famille.

-Abel Ferry était le fils de Charles, député puis sénateur des Vosges, frère cadet de Jules Ferry. Dans la famille Ferry, qui, elle aussi, accueillit le jeune Robert, on parlait politique et on défendait les valeurs républicaines. Robert fut certainement influencé par les discours de Jules Ferry notamment sur l'école gratuite et obligatoire.

-Le troisième mousquetaire était Charles de la Porte, cousin germain d'Abel Ferry dont le père, Amédée, fut sous-secrétaire d'État à la Marine et aux colonies.

La *passion rouge*, Debré la vécut avec Robert Louzon, anarchiste, qui lui fit découvrir la misère des quartiers ouvriers. Convaincus tous deux de l'importance de l'éducation pour sortir de la pauvreté, ils participèrent aux universités populaires, actives entre 1891 et 1914, et contribuèrent à la création d'une imprimerie auto-gérée. Ces expériences vécues avec Louzon seront déterminantes pour l'orientation philosophique initiale de Robert Debré et imprimeront leur marque tout au long de la carrière du futur pédiatre. Mais, il ne se résout pas à suivre le chemin radical de son ami : « Serai-je un bourgeois savant ou un révolutionnaire ? Je devais me rendre compte que je n'avais pas un courage, une fermeté et un enthousiasme suffisants pour sortir de la classe à laquelle j'appartenais... j'étais alors attiré de façon irrésistible par les études ». Il rejoint la Sorbonne avec Coulon, Ferry et de la Porte. Il s'y ennue terriblement, mais parvient à obtenir une licence de philosophie en rédigeant un mémoire sur Cabanis : *Cabanis, médecin et philosophe*.

La *passion blanche*, il la vécut avec Charles Péguy. Robert Debré allait connaître Péguy par l'intermédiaire de son oncle, Jacques Hadamard, qui avait épousé la sœur de Marianne Trénel, sa mère. Il fut l'un des plus grands mathématiciens du XX^{ème} siècle. C'est à partir de lui, nous dit Patrice Debré, que le dessinateur Christophe, auteur de la bande dessinée *Le savant Cosinus*, avait croqué quelques portraits de son héros. D'origine juive, Hadamard était très engagé dans la lutte contre l'antisémitisme au moment où éclata l'affaire Dreyfus, d'autant qu'il était, par la famille de sa femme, proche parent du capitaine. Il s'engagea pleinement dans la bataille pour la révision du procès. Hadamard, qui n'était en rien philosophe, adressa son neveu à Lucien Herr, bibliothécaire de l'École normale, qui travaillait sur Hegel. C'est par lui qu'il fut introduit auprès de Charles Péguy. Laissons la parole à Robert Debré : « Dès l'abord, deux sensations devinrent dominantes : j'étais en présence d'un homme qui n'était pas comme les autres. La seconde, adolescent à la recherche d'un guide, j'avais trouvé mon chef... J'étais enrôlé par lui... il avait besoin de troupes jeunes pour ses bataillons dreyfusards. Il me recruta avec mes camarades. Nous l'écoutions... Je l'ai accompagné souvent dans des

marches à travers Paris où m'entraînait son pas de fantassin... D'emblée, j'avais été conquis et me plaçais sous son autorité, enflammé par l'ardeur de sa pensée et gagné par l'amitié dominatrice qu'il montrait au jeune groupe qui l'entourait ». C'est à 17 ans que Debré rejoint Péguy alors qu'il s'installe dans la petite boutique de la rue de la Sorbonne. Il est même réquisitionné pour y transporter les lourds exemplaires de la première *Jeanne d'Arc*. Péguy lui en donna un qu'il conserva toute sa vie. De cette période (1899) date le premier numéro des *Cahiers de la quinzaine*. Robert, en mal d'activité, proposa de créer, en parallèle des *Cahiers*, un journal pour enfants. La revue *Jean-Pierre*, réalisée notamment avec Jacques et Jeanne Maritain, que Robert avait enrôlés, et Ernest Psichari, bénéficia de la collaboration de Romain Rolland. Robert ne suivit pas Péguy, les Maritain et Psichari dans leur retour à la foi chrétienne. La rencontre de Péguy aura été déterminante pour Debré. Dans *L'Honneur de vivre*, il écrit : « Il me faut dire ici l'action spirituelle qu'il exerça sur moi-même et qui s'est prolongée tout au long de ma vie. J'ai souvent songé à Charles Péguy dans certaines circonstances difficiles, lors de décisions et de choix... ». Lors de la mobilisation, le 2 août 1914, après avoir acheté des chaussures de marche, Debré se dirigea vers la boutique de Péguy, qu'il n'avait pas vu depuis fort longtemps, pour le saluer une dernière fois... mais la porte était déjà close.

Debré fut donc, dès son adolescence, au contact des plus grands, mais c'est toute sa vie qui fut marquée par des rencontres prestigieuses. Bien sûr, ses confrères académiciens : il fut élu à l'Académie Nationale de Médecine en 1933, reçu par Marie Curie, et à l'Académie des Sciences, en 1961. Dans l'entre-deux-guerres, il fréquenta les salons, notamment, ceux de la princesse Bibesco et de la duchesse de Castries. Il y croisa Cocteau, Valéry, Duhamel, Claudel, Maurois, Martin du Gard, et d'autres. Il fut le pédiatre de certains. Pour illustrer la diversité des familiers de Robert, Patrice Debré évoque un trio emblématique qui fréquenta les Madères, magnifique propriété dans la vallée de la Cisse, en Touraine, où il aimait à se retirer¹: le poète, la princesse et le chanoine. « Paul Valéry, la princesse Bibesco, l'abbé Mugnier et Robert Debré - écrit-il - rivalisaient d'interrogations à fleurets mouchetés sur le monde d'alors, avec ce regard que peut porter sur lui un poète qui avait écrit *La jeune Parque*, une princesse "maîtresse des rois", un chanoine en mal de confesse et un médecin qui les recevait en Touraine ». Et d'imaginer leurs échanges lorsqu'ils arrivaient « à la petite clairière cernée de deux bancs de pierre, et fermée à l'est par une petite chapelle... »

C'est dans son hôtel particulier du quai Bourbon que Marthe Bibesco tenait salon. Elle exerçait sur Robert Debré, nous dit son petit fils, Jean-Louis, dans *Une histoire de famille* [8], une certaine fascination... Et de rajouter : elle n'était pas sans rappeler la Castafiore. L'abbé Mugnier aimait les conversations des médecins. « Quand nous étions ensemble, écrit Robert Debré, il aimait beaucoup raconter ses souvenirs et aussi m'interroger sur les mystères de la biologie humaine ». Mais c'est de Paul Valéry que Robert Debré fut le plus proche. « Comment parler de cet homme - écrit-il dans *L'honneur de vivre* - de ceux que j'ai connus le plus grand par la pensée, la fertilité de son esprit, l'universalité de son intelligence, le raffinement de sa sensibilité, la beauté de sa prose et le charme d'une poésie immortelle ? » Et d'évoquer les dimanches passés avec le poète et sa famille, et les longues promenades avec lui.

Après avoir évoqué le temps des fondations, la deuxième partie concernera Robert Debré, le pédiatre.

¹ Aujourd'hui « Les Madères – Olivier Debré », site classé par décret du JO du 1^{er} Octobre 2017. <https://www.centre-val-de-loire.developpement-durable.gouv.fr/les-maderes-olivier-debre-a3057.html>

2. Robert Debré, le pédiatre.

« Tout imbu de littérature et de philosophie, ayant réussi à mon examen, imprégné par leurs idées, je m'en suis assez brusquement, violemment même, détaché pour, après un bref combat intérieur... m'élancer vers la médecine. Ce fut un besoin puissant de quitter les livres pour les hommes, et la pensée pour l'action ». Il en résulta une séparation brutale d'avec Péguy : « Lorsque [je lui] avouai que je voulais devenir médecin et que mes études nouvelles me prenaient tout entier, il me désapprouva... Il me dit : "Tu vas employer ta jeunesse à passer des examens et, quand tu auras terminé, tu les feras passer aux autres". En vérité, il critiquait ma décision. À ses yeux j'abandonnais un métier austère et désintéressé, celui de professeur de philosophie, pour une autre carrière plus brillante et rémunératrice... et puis, pour chacun des siens, Charles Péguy, d'une façon autoritaire et définitive, avait assigné une tâche, un rôle, un métier, et me voici désobéissant.»

La vocation pédiatrique viendra vite : « Tout de suite, je vis que je ne pourrais pas passer une partie de mon existence dans [les] salles des vieux hôpitaux parisiens. Un seul refuge me fut, par une chance extrême, offert, les services d'enfants ». C'est donc parce qu'il supportait mal « le pénible spectacle de la misère des hôpitaux où la pauvreté, la déchéance, la promiscuité ajoutaient leurs peines à celles de la maladie », que Robert Debré s'orienta vers la pédiatrie. Il eut la chance, dès la deuxième année de médecine, d'être affecté au service d'enfants de l'hôpital Trousseau où il allait être successivement externe, interne et chef de laboratoire. C'est dans cette hôpital qu'il bénéficia d'une initiation à la clinique qu'il qualifie d'excellente : « Une des grandes leçons qui nous était donnée et que l'expérience clinique de chaque jour devait confirmer, la voici : c'est l'observation méthodique, jointe à une bonne mémoire enrichie de connaissances nombreuses et bien enregistrées, avec une volonté inébranlable d'y voir clair, qui constituent les éléments nécessaires pour poser un diagnostic ».

Après sa réussite au concours d'externat, vient le temps du service militaire. Il est affecté à Rouen où il doit gérer une épidémie de fièvre typhoïde. Ce fut pour lui une épreuve « physiquement et moralement éprouvante ». Aussitôt après son retour, il est reçu au concours d'internat, dans la même promotion que Jeanne Debat-Ponsan, l'une des premières femmes interne des Hôpitaux de Paris, qu'il épousera en 1908.

Jeanne et Robert auront deux garçons, Michel en 1912 et Olivier en 1920, et une fille Claude en 1919. Jeanne mourut prématurément en 1929, après quelques jours de maladie. L'aîné, Michel, avait 17 ans, le plus jeune, Olivier, neuf ans. Jeanne était issue d'une lignée d'artistes de la bonne bourgeoisie toulousaine, catholique, mais d'affichage seulement. Cela valut à Robert et Jeanne la désapprobation de leur famille respective lors de l'annonce du mariage. Côté Debré, dit Patrice, Simon refusa pendant de nombreuses années de recevoir sa belle fille qui déposait les enfants en bas de la maison lorsqu'ils visitaient leurs grands-parents. Édouard Debat-Ponsan était un artiste peintre de talent. Il fut prix de Rome en 1912. Il réalisa, outre de multiples paysages champêtres et portraits, la fresque, la « Couronne de Toulouse », dans la salle des Illustres du Capitole.

Mais revenons à l'internat. Celui de Robert fut essentiellement pédiatrique avec des patrons prestigieux : Antoine Marfan, qui développa la sérothérapie de la diphtérie en partenariat avec l'Institut Pasteur ; Arnold Netter, l'un des fondateurs de l'hygiène moderne qu'il avait apprise d'Adrien Proust, le père de l'écrivain ; Louis Landouzy, chef du service de la tuberculose qui l'accueillit comme chef de clinique à l'hôpital Trousseau.

Mais, la Grande Guerre vient interrompre son cursus. Le lieutenant Robert Debré est affecté au Service de Santé, successivement à Dunkerque, puis près de l'Yser, enfin à Verdun. Il n'hésitera pas à qualifier le conflit d'holocauste, et le comportement de certains officiers de « la solidarité des incapables ». Il eut la douleur de perdre plusieurs de ses amis chers : Charles Péguy, bien sûr, Ernest Psichari, deux des cousins Hadamard, Abel Ferry, l'un des mousquetaires qui, bien que sous-secrétaire d'État en poste, avait voulu quand même rejoindre le front. « J'ai fait la guerre comme tout le monde - disait-il - et, comme tout le monde, je n'aime pas beaucoup en parler ». Debré eut la joie de vivre la libération de l'Alsace, berceau de sa famille. Les Allemands y avaient construit une magnifique université impériale, avant de l'abandonner. Il y est affecté, à la direction de l'Institut d'hygiène et à son laboratoire de bactériologie. Il est ainsi amené à y donner les premières leçons, en français, de bactériologie et d'immunologie.

Mais, l'appel de la pédiatrie est plus fort que le laboratoire ; il rejoint Paris en juillet 1919. Voici les grandes étapes de sa carrière :

- 1921 : nommé médecin des hôpitaux.
- 1933 : nommé chef de service à la Clinique médicale infantile des Enfants malades, titulaire de la chaire de bactériologie de la Faculté de Médecine de Paris.
- 1941 : titulaire de la chaire de Clinique Infantile à la faculté de médecine.
- 1946 : nommé à la présidence de l'Institut National d'Hygiène, précurseur de l'Inserm.

Quelques points forts de sa carrière pédiatrique car, compte tenu de sa richesse, il est difficile d'être exhaustif :

2.1. Son intérêt premier fut pour la pathologie infectieuse.

Il faut dire que c'était la préoccupation essentielle de cette époque, avec au premier plan la tuberculose.

Robert avait 13 ans lors du décès de Pasteur, et il était imprégné du mythe républicain qui entourait la mémoire du grand homme. En 1895, alors qu'il a 17 ans, Marc Trenel, le frère de sa mère, lui fait rencontrer Charles Nicolle, l'un des lieutenants de Pasteur, dont il avait été l'interne. Dès son internat, Debré s'inscrit aux cours du mercredi matin de l'Institut Pasteur, et bénéficie de l'enseignement d'Émile Roux, directeur de l'Institut, seul médecin de l'équipe Pasteur, d'Élie Metchnikoff, qui travaillait sur la phagocytose, capacité des globules blancs à absorber les bactéries, d'Albert Calmette, concepteur avec Guérin du vaccin BCG, de Gaston Ramon, le vétérinaire qui travaillait à Garches à l'immunisation de chevaux pour la fabrication des sérums antidiptériques et antitétaniques. Patrice Debré, lui même spécialiste en immunologie, écrit : « Parce qu'il était au contact de scientifiques remarquables, les années Pasteur furent pour Debré des moments intenses de réflexion et d'expérience. Il y trouvait le prolongement de ses préoccupations médicales, celles qui concernaient les maladies infectieuses. Il y apprit la microbiologie expérimentale et l'immunologie qui s'éveillait. Il était en relation avec des maîtres qui racontaient Pasteur et son épopée. Mais, plus encore, sans doute, il comprit ce que devait être le continuum entre recherche et soins, et l'enseignement qui en découlait ».

Debré rencontra plusieurs fois à Londres Alexandre Fleming, le découvreur de la pénicilline ; il fut l'un des premiers à utiliser cet antibiotique chez l'enfant dans la méningite, la pneumonie, l'ostéomyélite. Fleming est venu visiter son service aux Enfants Malades. Également, en 1946, après avoir contacté Salman Waksman, le « père » de la streptomycine, Debré procéda aux premiers essais cliniques chez l'enfant dans la redoutable méningite tuberculeuse. Il publia en 1951 un des premiers cas de guérison, et

rapporta, en 1953, dans un ouvrage, 650 cas traités. Il promut l'administration intra-rachidienne de l'antibiotique afin d'augmenter sa concentration au niveau des méninges.

2.2. Si Robert Debré était très attaché à la rigueur dans l'examen clinique, il fut très tôt convaincu qu'il devait s'appuyer sur la biologie et sur la recherche.

Patrice raconte sa première visite à l'hôpital à l'invitation de son grand père, alors qu'encore lycéen, il envisageait d'entreprendre des études médicales. « "J'ai réfléchi, lui dit-il, et je vais te montrer par où tout commence, comment susciter et conduire la réflexion médicale". Je passai la journée - écrit-il - derrière l'oculaire d'un microscope à regarder des lames colorées, comme il l'avait fait lui-même au début de sa carrière. C'est ainsi qu'il pensait utile d'entamer ma formation, par l'examen des cellules et des tissus... ». Et, lorsqu'il s'agit dans les années cinquante de construire un nouveau bâtiment aux Enfants Malades, outre la qualité des structures d'accueil, plusieurs points furent essentiels pour Debré : la place éminente des laboratoires auxquels fut réservé tout le rez-de-chaussée ; l'affectation d'importants locaux à la recherche, ce fut un vaste sous-sol bien éclairé, l'animalerie sur le toit. L'Assistance publique ayant refusé de financer ces extensions, il dut faire appel à la fondation Rockefeller et à divers financements institutionnels, notamment de l'UNICEF, que, nous allons le voir, il avait contribué à créer. Le nouveau bâtiment de la Clinique médicale infantile sera inauguré en 1952 par Vincent Auriol, président de la République.

2.3. Robert Debré contribua à créer une pédiatrie moderne.

« La pédiatrie est devenue la science du développement de l'enfant - écrit-il dans *L'honneur de vivre* - Elle a recours à un grand nombre de disciplines variées allant de l'histochimie à la médecine psycho-somatique ». Et, il orienta ses collaborateurs vers diverses spécialités : Pierre Mozziconacci en pathologie infectieuse, Stéphane Thieffry en neurologie et en réanimation pour les enfants atteints de poliomyélite, André et Joëlle Boué pour les maladies congénitales, Pierre Royer en néphrologie, Jean Bernard en hématologie, Jean-Claude Job en endocrinologie, Maurice Lamy et Jean Frézal en génétique, Jean Nouaille en cardiologie, Julien Marie et Raymond Mandé pour la pédiatrie sociale, Léon Michaux en pédo-psychiatrie... et d'autres. C'est donc une véritable école pédiatrique qu'il a créée, dont le rayonnement fut international.

À Montpellier, ce fut mon maître Roger Jean, notre confrère à l'Académie, qui, après un séjour nord-américain à Cincinnati et en lien avec l'hôpital des Enfants malades, promut cette pédiatrie scientifique et en structura les spécialités, confiant notamment la néphrologie à Robert Dumas, la néonatalogie et la génétique à Hubert Bonnet et la cardiologie à moi-même [9].

Robert Debré fut un grand voyageur, visitant les grands centres pédiatriques, recevant dans son service, dans sa maison ou même dans sa propriété aux Madères, des collègues des cinq continents. Certains associèrent leur nom au sien pour nommer une maladie nouvelle : maladie rénale : le syndrome de De Toni-Debré-Fanconi avec son grand ami Guido Fanconi, de Zurich ; maladie thyroïdienne : le syndrome de Debré-Semellaigne ; maladie congénitale de la surrénale : le syndrome de Debré-Fibiger, maladie de l'hypophyse, le syndrome de Debré-Julien Marie.

2.4. Une préoccupation majeure de Robert Debré fut la pédiatrie sociale

Il était en effet conscient de l'impact des conditions de vie sur la santé de l'enfant.

Sur la demande du gouvernement, il rejoignit le médecin polonais, Ludwik Rajchman, lors de la création, en 1946, de l'UNICEF, le fond international des Nations-

Unies pour les Urgences de l'Enfant, ce qui lui permit de participer activement aux grandes campagnes internationales dont il fut souvent l'initiateur. Elles ont ciblé la tuberculose, le programme vaccinal, le paludisme, mais aussi la protection de la mère et de l'enfant. En 1959, fut adoptée une charte sur les droits de l'enfant. En 1965, l'UNICEF se vit attribué le prix Nobel de la Paix. C'était peu après le décès de Rajchman. C'est donc Robert Debré qui fit partie de la délégation qui alla recevoir le prix à Oslo.

Debré créa aussi, en 1949, au château de Longchamp, le Centre International de l'Enfance dont l'objectif était « de favoriser dans les divers pays du monde l'étude des problèmes qui touchent à l'enfance, la diffusion des règles d'hygiène et de puériculture, la formation technique de personnel spécialisé ». Ce fut un lieu d'enseignement et de recherche, fréquenté notamment par des médecins et acteurs de santé des pays en voie de développement, Afrique, Amérique du Sud et Asie du Sud-Est. Il fut fermé en 1997, après la mort du « patron ».

3. Robert Debré, concepteur en France des CHU.

Dans son intervention lors des 15^{ème} Assises hospitalo-universitaires qui se sont tenues à Toulouse en 2016 et auxquelles a participé notre confrère le doyen Jacques Bringer, le professeur Michel Claudion, dans son historique des ordonnances de 1958, fondatrices en France des CHU, distingue trois étapes : une étape d'initiation, de 1955 à 1956, une étape d'élaboration, de 1956 à 1958, et une étape de mise en application, à partir de 1958 [10]. Je rajouterai en amont l'étape préalable, celle de la genèse.

3.1. Genèse du projet : la Vallée aux Loups.

Pour comprendre la genèse du projet dans l'esprit de Robert Debré, il est nécessaire d'évoquer ce que fut pour lui la triste période de l'Occupation, quand il fut rejoint par ses racines juives. Il est alors au sommet de sa gloire, membre de l'Académie nationale de Médecine, chef de service à la Clinique médicale infantile des Enfants malades, titulaire de la chaire de bactériologie de la Faculté de Médecine de Paris. Mais, à lui s'applique l'article 2 de la loi du 3 octobre 1940 portant sur le statut des Juifs : « L'accès et l'exercice des fonctions publiques et mandats énumérés ci-après sont interdits aux juifs ». Et, dans la liste figurent les membres du corps enseignant. Sa fonction universitaire étant rattachée au service hospitalier, il dut renoncer aux deux. Son nom fut effacé et son collaborateur, Marcel Lelong, fut nommé chef de service. Cependant, le 2 janvier 1941, Robert Debré est autorisé à reprendre son activité hospitalière, il retourne aux Enfants malades où il est accueilli chaleureusement. En juillet 1941, il est réintégré dans toutes ses fonctions, suite à une nouvelle loi qui autorise des exemptions. La chaire de Clinique médicale des Enfants malades étant alors vacante, elle lui est attribuée, à l'unanimité de ses collègues.

Il ne veut pas rester passif. Avec Pasteur Vallery-Radot, il regroupe les médecins résistants et prend le nom de code de « Flaubert ». Le Comité médical de la Résistance voit le jour, en lien avec la France libre, par l'intermédiaire du colonel Rémy. Mais ses activités de résistant le mettent en danger. Le 20 septembre 1943, alors qu'il est en train d'examiner un enfant dans son appartement, deux policiers sonnent à la porte, vite repérés par la domestique. Il réussit à se sauver par la porte de service. Il se réfugie alors à

Châtenay-Malabry dans la Vallée aux Loups², propriété où Chateaubriand avait écrit les *Mémoires d'outre-tombe*, et où le docteur Le Savoureux, psychiatre grand ami de Robert, avait installé une maison de repos pour aliénés. Ainsi parle-t-il de ce séjour : « Atmosphère de campagne parisienne, de livres, de discussions et de causeries amicales sur les écrivains, les politiques, les philosophes, vie commune dans le terrier ». Cette période le rapproche d'Élisabeth de la Bourdonnaye, Dexia de son nom de résistante, qu'il épousera en 1956. Il fait avec elle quelques voyages à Paris qu'il qualifie de hasardeux. Au cours de l'un d'eux, Dexia sera arrêtée pour être interrogée sur Robert Debré... et rapidement relâchée.

C'est dans le calme et l'inactivité forcée que va germer le projet de réforme de la santé. Quelques extraits de son journal, repris par Patrice Debré : 24 mai 1944 : « Mes vœux personnels : effort pour la natalité, organisation de la santé publique, remaniement de la profession et de l'enseignement médical, lutte contre l'alcoolisme... ». 13 juillet 1944 : « J'espère faire avancer mon projet de réforme sanitaire et sociale... J'ai envoyé ce projet [à Alger], au comité directeur du Front National [de Libération de la France] qui l'a adopté... j'ai ce projet très à cœur. Il me paraît que seule son application peut résoudre les graves problèmes de la population, de l'organisation sanitaire, de l'exercice de la médecine, de l'enseignement médical ».

Dans l'opuscule envoyé à Alger, on peut lire : « le corps enseignant doit être entièrement voué à sa tâche et mener une vie essentiellement hospitalière et universitaire... » Et, plus loin : « Il faut remédier à la terrible crise de recrutement dont souffre en France la recherche médicale ».

Mais le bruit court que des hommes politiques pourchassés sont abrités à la Vallée aux Loups. Robert, avec Dexia, rejoignent Paris où le temps de la Libération approche. Il est alors chargé de co-diriger le service de santé des FFI de la région parisienne. Avec ses camarades du Comité Parisien de Libération, il rencontre, le 28 août 1944, le général de Gaulle et, quelques jours plus tard, Koenig et Churchill. Dans ses mémoires, il évoque le centre d'accueil ouvert à l'hôtel Lutetia, où arrivent les survivants des camps que l'on rapatrie.

3.2. Étape d'initiation : Mendès France et le colloque de Caen.

Si, à la libération, certaines propositions du projet de Robert Debré furent retenues, la réforme hospitalo-universitaire ne le fut pas. Il fallut attendre l'arrivée, en 1953, de Pierre Mendès France à la Présidence du Conseil pour qu'on s'y intéresse, mais la concrétisation devra attendre quelques années. En 1956, les événements vont se précipiter, avec le colloque de Caen [11].

L'idée d'un colloque revient à quatre anciens résistants : Edmond Bauer, biochimiste, collaborateur de Frédéric Joliot au CEA, André Lichnerowicz, mathématicien, Jean-Louis Crémieux, historien, qui avait été conseiller à Matignon de Mendès France, et Jacques Monod, alors à l'Institut Pasteur. À l'automne 1955, écrit Patrice Debré dans la biographie qu'il consacre à Jacques Monod [12], le petit groupe prend contact avec Mendès France qui encourage l'idée d'un colloque. Il n'a pas alors de responsabilité gouvernementale, mais il promeut le projet par le biais de la revue qu'il vient de créer, les *Cahiers de la République*. En amont, il y eut un important travail de préparation, au sein de commissions thématiques. Robert Debré anima celle concernant l'organisation de la recherche médicale en France.

² Aujourd'hui domaine départemental dans les Hauts de Seine. <https://vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr/la-maison-de-chateaubriand/histoire-du-domaine-chateau-briand>

Le « colloque sur la recherche et l'enseignement » se tint à Caen sur trois journées, à la Toussaint 1956, l'objectif étant de contribuer à l'élaboration d'une politique scientifique cohérente. Robert Debré, dans son intervention, défendit une recherche médicale en liaison étroite avec les structures hospitalières, avec des chercheurs de disciplines différentes possédant une culture clinique. Jacques Monod, quant à lui, plaida pour un corps unique d'enseignants chercheurs.

Les bases de la future réforme étaient posées.

3.3. Étape d'élaboration : Robert Debré et le Comité interministériel.

Dans son ouvrage *Le savoir vagabond, histoire de l'enseignement de la médecine*, publié en 2013 [13], Patrick Berche reconstitue la genèse du Comité interministériel. En 1955, un certain nombre de jeunes médecins, dont Jean Dausset, avaient rejoint le parti radical et constitué une « Amicale de médecins radicaux ». Pierre Mendès France leur demande alors de formuler des propositions pour réformer la médecine. Après la victoire du Front républicain aux élections de 1956, il est nommé ministre d'État et désigne Jean Dausset comme conseiller au Ministère de l'Éducation Nationale. Pour soutenir les idées de réforme, il faut alors un porte parole, un éminent médecin. Le choix se porte logiquement sur Robert Debré. « Avant d'accepter, écrit-il, je pose fermement mes conditions... Le comité sera composé de personnalités choisies pour leur compétence et leur désir de réforme... Les hauts fonctionnaires représentant la Santé publique, l'Éducation Nationale, le budget, l'Intérieur, la Sécurité Sociale, l'Assistance Publique de Paris seront invités... Le gouvernement, sans prendre aucun engagement, indiquerait sa volonté d'appliquer les réformes proposées et acceptées par les représentants de ces différentes grandes administrations ». Le « Comité interministériel d'étude des problèmes de l'enseignement médical, de la structure hospitalière et de l'action sanitaire et sociale » voit donc le jour en septembre 1956. Il va se réunir pendant plusieurs années, fonctionnant par des groupes de travail, des tables rondes. « Les discussions étaient vives, parfois violentes », écrit Debré.

Un de nos confrères à l'Académie, le doyen Gaston Giraud [14], participa aux travaux. Lors de l'hommage qu'il prononça lors de ses obsèques, son élève, le professeur Paul Puech, disait : « Les deux grands lutteurs s'affrontaient parfois et, à son retour de multiples voyages à Paris, effectués souvent dans des conditions inconfortables, le Patron confiait à ses élèves ses espoirs et ses déceptions ». Et de rajouter : « Les aspects les plus intéressants de la réforme hospitalo-universitaire portent la marque du doyen Giraud. » [15].

Les travaux du Comité déboucheront, en Juillet 1957, sur un avant-projet de loi relatif à la réforme des hôpitaux de villes universitaires, à celle de l'enseignement médical ainsi qu'au développement de la recherche médicale. « Notre doctrine, écrit Robert Debré, faisait de l'hôpital le centre où doivent converger les efforts pour les soins, l'enseignement et la recherche ».

3.4. Étape de mise en application : Michel Debré et les ordonnances de 1958.

Robert Debré écrit : « Il n'est pas douteux que jamais la réforme n'aurait pu être appliquée devant la coalition bruyante et agissante des passions et des intérêts si des circonstances exceptionnelles ne s'étaient montrées favorables. Le général de Gaulle m'avait bien dit un jour : vous voulez forcer tous les médecins à rester toute la journée auprès de leurs malades de l'hôpital. Vous n'y parviendrez jamais ». Ces circonstances, qui permirent la promulgation de la réforme, ce furent l'arrivée au pouvoir du général de

Gaulle, la nomination de Michel Debré comme premier ministre et les premiers mois de législation par ordonnances.

Ainsi donc, à chacune des quatre étapes de la mise en place de la réforme des CHU est associé un nom : la genèse, Robert Debré, l'initiation, Pierre Mendès-France, l'élaboration, Robert Debré encore, l'application enfin, Michel Debré.

Voici les principaux articles des ordonnances (les termes essentiels apparaissent en italique) [16] :

Art. 1er - *Dans les villes sièges de facultés de médecine, de facultés mixtes de médecine et de pharmacie, ou d'écoles nationales de médecine et de pharmacie, les facultés ou écoles et les centres hospitaliers organisent conjointement l'ensemble de leurs services en centres de soins, d'enseignement et de recherche, conformément aux dispositions de la présente ordonnance. Ces centres prennent le nom de « centres hospitaliers et universitaires». Les facultés ou écoles et les établissements hospitaliers conservent leur personnalité juridique et leurs organes d'administration respectifs ; ils sont tenus de conclure des conventions pour préciser les modalités de fonctionnement des centres hospitaliers et universitaires...*

Art. 2 - *Les centres hospitaliers et universitaires sont des centres de soins où, dans le respect des malades, sont organisés les enseignements publics médical et post-universitaire, ainsi que, sans préjudice des attributions des autres établissements de recherche et d'enseignement, la recherche médicale et les enseignements paramédicaux. Ils sont aménagés conformément à la mission ainsi définie.*

Art. 3- *Les études médicales théoriques et pratiques sont organisées par les facultés et écoles nationales. Elles doivent permettre aux étudiants de participer effectivement à l'activité hospitalière. Le régime des études médicales et post-universitaires ainsi que l'organisation de la recherche sont fixés par décrets, pris sur le rapport du ministre de l'Éducation nationale.*

Art. 5 - *Les membres du personnel médical et scientifique des centres créés à l'article 1er exercent conjointement les fonctions universitaire et hospitalière... Ils sont nommés par les ministres chargés de l'Éducation nationale et de la Santé publique ou sur le rapport de ces ministres. Ils consacrent à leurs fonctions hospitalières, à l'enseignement et à la recherche la totalité de leur activité professionnelle...*

La mise en place de la nouvelle organisation fut progressive, non sans résistance, tant des médecins (notamment de l'Académie de Médecine) que du ministère des finances, car il fallut un effort financier considérable pour créer des structures d'accueil adaptées. La réforme fut un grand succès, en élevant la médecine française au meilleur niveau et en dynamisant la recherche, en partenariat avec l'INSERM, créé en 1964 pour succéder à l'Institut National d'Hygiène qu'avait présidé Debré, et avec le CNRS. Dans le domaine de l'enseignement, on vit progressivement disparaître la filière élitiste de l'externat et de l'internat pour permettre à tous les étudiants une formation clinique de qualité.

Telle fut la genèse des centres hospitalo-universitaires.

3.5. Premier bilan de la réforme:

Dès 1973, dans un discours prononcé à l'École de Rennes, Robert Debré lui-même déplorait quelques insuffisances, et notamment qu'une composante essentielle de la santé, la santé publique, ait été oubliée dans la réforme, estimant que l'hôpital ne doit pas être seulement un « centre de santé troublée », mais aussi un centre de santé publique

coordonnant les centres secondaires de protection maternelle et infantile, de santé scolaire et universitaire, enfin de médecine du travail [17].

Un autre point d'étape fut un deuxième colloque de Caen, organisé en 1996, notamment par notre collègue François Gremy, professeur de Santé publique à Montpellier, et dont le thème était « La réforme Debré un tiers de siècle après ». Il pointa un certain nombre de problèmes, notamment : l'hospitalocentrisme culturel et institutionnel, et la superposition institutionnelle des trois missions, clinique, recherche et enseignement, jugée intenable sur le plan intellectuel et pratique [17].

Dans la période actuelle de tension du service de santé, nul ne doute que l'avenir des CHU reste à inventer.

Conclusion

Robert Debré est mort le 29 avril 1978, deux mois après avoir prononcé, à l'Académie des sciences, quasi aveugle et sans notes, un hommage à Claude Bernard pour le centenaire de sa mort. « À l'âge de 96 ans, il n'avait jamais arrêté de travailler, de consulter, de conseiller - écrit Patrice Debré dans sa belle biographie - Que retiendra-t-on de son œuvre? - poursuit-il -. L'essor de la pédiatrie, sûrement, la réforme hospitalo-universitaire, le rôle de la recherche, la politique médicale à l'international, ses préoccupations de santé publique, mais aussi la place de la médecine française, et plus largement, de la France dans le Monde... Il était un patron, pour ses élèves et sa famille... Il était celui qui, recopiant la phrase d'un discours de Louis Pasteur qu'il gardait avec lui sur un papier fétiche, pensait : 'après tout, j'ai fait ce que j'ai pu' ». Robert Debré, lui-même, achève ainsi son ouvrage : « Notre éternité c'est, issue des deux lignées, notre descendance. À cette descendance, aux miens, mon témoignage apporte un souvenir ». Et on peut dire que, génération après génération, ses descendants, Michel, François, Jean-Louis, Ondine, Patrice et les autres, ont honoré sa mémoire. Et ses toutes dernières lignes : « Pendant des années, j'entendais à la fin de chaque jour la voix de Dexia. Elle disait: "êtes-vous fatigué ce soir?" Je répondais: "pas encore". Maintenant que je n'entends plus, je suis las de porter l'honneur de vivre ».

RÉFÉRENCES

- [1] Jean Bernard. Réponse au discours de Michel Debré. Académie Française. <https://www.academie-francaise.fr/reponse-au-discours-de-reception-de-michel-debre>
- [2] Patrice Debré. Robert Debré, une vocation française. Odile Jacob Ed. 2018.
- [3] Robert Debré. L'honneur de vivre. Stock Ed. 1974.
- [4] Robert Debré. Ce que je crois. Grasset Ed. 1977.
- [5] Ondine Debré. Film « Retour à Westhoffen », FR3 Grand Est, 29 Avril 2022.
- [6] Raoul Blanchard. Ma jeunesse sous l'aile de Péguy. Fayard Ed. 1961.
- [7] François Debré. Le livre des égarés. La nuée bleue Ed. 2019.
- [8] Jean-Louis Debré. Une histoire de famille. Robert Laffont Ed. 2019.
- [9] Roger Jean. Notice biographique. https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie/membres/biographie/633_JEAN-Roger

- [10] Michel Claudion. Les ordonnances de 1958 à aujourd'hui. XVeme Assises Hospitalo-Universitaires, 8-9 Décembre 2016, Toulouse. https://www.reseau-chu.org/fileadmin/reseau-chu/articles_2016/Livret_Assises2016.pdf
- [11] Vincent Duclert. Pierre Mendes-France, la gauche et la modernité. Le colloque de Caen de 1956 sur la recherche et l'enseignement. Fondation Jean Jaurès Ed. 2016.
- [12] Patrice Debré. Jacques Monod. Flammarion Ed. 1996.
- [13] Patrick Berche. Le savoir vagabond. Histoire de l'enseignement de la médecine. Docis Ed. 2013.
- [14] Gaston Giraud. Notice biographique. Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie/membres/biographie/491_GIRAUD-Gaston
- [15] Paul Puech. Le doyen Gaston Giraud (1888-1975). In memoriam. In « L'adieu à Gaston Giraud », Faculté de Médecine de Montpellier Ed 1975.
- [16] Ordonnance n°58-1373 du 30 décembre 1958 relative à la création de centres hospitaliers et universitaires, à la réforme de l'enseignement médical et au développement de la recherche médicale. <https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/JORFTEXT000000886688/>
- [17] François Gremy. La réforme Debré un tiers de siècle après. ENSP Ed. 1999.